

## Vergine Keaton

### “Vous qui entrez ici”

« De ce qui nulle part n'existe, rien n'a moyen de naître. Et que l'étant s'anéantisse cela n'est pas possible ni croyable. Car toujours il sera là où toujours on lui aura donné appui. » Cet extrait *des Fragments* d'Empédocle (v. 495-v. 435) traduit un principe propre à la pensée présocratique selon lequel le monde n'a rien de fixe, de constant ni d'achevé, mais est au contraire perpétuellement animé par des forces de création et de destruction nommées « amour » et « haine », agissant sur les quatre éléments que sont l'eau, la terre, le feu et l'air. Il s'agit là d'une cosmogénèse, d'une dramaturgie des phénomènes terrestres et célestes qui semble également se jouer dans les films d'animation de Vergine Keaton (née en 1981), dont les images sont celles d'un univers en devenir, traversés par des mouvements a priori contraires mais en réalité complémentaires de fusion et de séparation de particules de matière. Vouée à s'articuler, à se désagréger et à se réassembler sans cesse en de nouvelles configurations, cette matière est constituée de peintures, gravures et autres documents issus de la culture populaire et classique que l'artiste scanne, décompose et recompose dans des formes texturées et des paysages stratifiés puis agencés dans des séquences d'infinies transmutations.

C'est par exemple le cas de *Je criais contre la vie. Ou pour elle* (2009). Tandis qu'un ciel chargé de nuages s'assombrit, un troupeau de cerfs poursuivis par une meute de chiens menaçants finit par se retourner contre ces derniers, inversant ainsi les rôles de chasseurs et de proies. S'ensuit une courte trêve, au cours de laquelle les arbres, les plantes et les montagnes d'un décor forestier se dressent et croissent lentement sous les battements d'ailes d'une volée de corbeaux, avant d'être entraînés dans un cycle de plus en plus rapide de dégénérescence et de renaissance. Alors qu'un torrent emporte des troncs d'arbres dans ses flots agités, les cerfs réapparaissent, rattrapés par les chiens et les corbeaux, tout n'étant dès lors plus que mouvement, course effrénée mêlant des éléments jusque-là séparés les uns des autres. À la succession classique des actions et des péripéties humaines, Vergine Keaton substitue d'autres enchaînements, ceux d'événements purement matériels, telluriques et cosmiques, qui affectent l'aspect des êtres et des choses dans une infinité de transitions. Transitions qui se répercutent dans les créations musicales qui accompagnent ses films, composées de strates sonores qui se démultiplient et gagnent en profondeur au fil des minutes, comme si se jouait en elles la construction de l'univers, depuis les formes les plus élémentaires jusqu'aux plus complexes de la vie.

Cette évocation d'une cosmogénèse en images et en sons n'est pas sans rappeler le cinéma d'avant-garde, lui-même dépositaire de l'histoire de la « musique des couleurs » et du clavecin oculaire du père Louis Bertrand Castel (1688-1757), dont l'ambition était de produire des correspondances synesthésiques supposées restituer la pulsation de l'univers. En effet, cet horizon habite également les premiers films expérimentaux du xxe siècle, comme le *Rythme coloré* (1913) de Léopold Survage (1879-1968), qui, prenant modèle sur les lois temporelles de la musique, « montrent l'apparition et la croissance d'organismes picturaux abstraits » afin de donner « l'idée de l'engendrement et de l'autogénèse des couleurs et des formes dans un parallèle évident avec des genèses cosmiques »<sup>1</sup>. Même chose pour *Studie nr 8* (1932) d'Oskar Fischinger (1900-1967), accompagné de la symphonie *L'Apprenti sorcier* (1897) de Paul Dukas (1865-1935), où des « particules blanches sur fond noir se divisent et se subdivisent dans un mouvement centrifuge en parfait accord avec le rythme musical », cela en vue de décrire la transformation des molécules « aux origines mêmes de la vie au

---

<sup>1</sup> Arnauld Pierre, *Maternités cosmiques. La recherche des origines de Kupka à Kubrick*, Paris, Hazan, 2010, p. 65.

sein de l'univers »<sup>2</sup>. Précisément, c'est entre le microcosme et le macrocosme, l'infiniment petit et l'infiniment grand que se déploient les mouvements animés et mis en musique de Vergine Keaton, ce qui est particulièrement prégnant dans *Le Tigre de Tasmanie* (2018). Alors qu'un glacier se décompose lentement avant de se confondre avec un volcan en éruption, dont la lave sillonne des vallées obscures jusqu'aux entrailles de la terre, le dernier tigre de Tasmanie tourne en rond dans sa cage, revenant inlassablement sur ses pas, dans une boucle apparemment mortelle. Alors qu'il s'écroule sous nos yeux, un poudroïement de particules brunes flottant dans un paysage rocheux s'élève au ciel jusqu'à devenir poussière d'étoiles, voie lactée d'où émerge un astéroïde en lévitation, parsemé de cristaux en formation. Après la nuit noire, réapparaît le tigre de Tasmanie, comme ressuscité et démultiplié au sein d'une nature luxuriante et apaisée, cette dernière ayant ainsi parcouru un cycle de destruction et de renaissance.

Tout se passe comme si le monde était régi par des forces alternées de dissolution et d'agrégation de la matière, comme cela se ressent également avec *Vous qui entrez ici* (2019), dont le titre est emprunté à une phrase de La Divine Comédie de Dante, néanmoins retranchée de sa deuxième partie : « abandonnez toute espérance ». De ce récit, l'artiste retient le principe d'un monde qui cherche sa propre organisation pour atteindre l'harmonie, marquant chez l'auteur italien le passage de l'enfer au paradis. Nettement délimité par un cadre en forme de tryptique, un paysage montagneux et escarpé ne cesse de se renouveler sous nos yeux, au gré de micro-mouvements vers l'avant et l'arrière, la droite et la gauche, selon des rythmes et des cadences variables, comme sous la pression de forces géologiques finissant par trouver un mouvement d'ensemble homogène. Il s'agit là en quelque sorte d'une vision moniste du monde, selon laquelle des phénomènes a priori opposés forment en réalité un tout, tel un opéra conjuguant des puissances hétérogènes.

**Sarah Ihler-Meyer**

---

<sup>2</sup> Marcella Lista, « Des correspondances au Mickey Mouse Effect : l'œuvre d'art totale et le cinéma d'animation », in Jean Galard et Julian Zugazagoitia (dir.), *L'Œuvre d'art totale*, Paris, Gallimard, 2003, p. 109-137.